

## LE K DE KNAPP

PAR CATHERINE ZASK

On était prévenus. On aurait deux monstres en dernière année. Roman Cieslewicz et Peter Knapp. En effet. En 1983, à 22 ans, l'année des cadeaux commençait.

### UN PAR SEMAINE

Jusque-là on avait travaillé, bien sûr, beaucoup. Des nuits entières à gratter pour être prêt ; plus les jours. Mais Peter Knapp arrive tout frais avec un rythme neuf. Ébahis, on l'entend nous annoncer qu'il y aura un rendu par semaine. (J'ai toujours détesté le mot « rendu ». Irrépressiblement j'ai envie de le faire suivre d'un gros « Beurk ! ». Mais c'était comme ça. On disait : « t'as fini ton rendu ? », « t'as eu combien à ton rendu ? », « non, je ne peux pas, j'ai un rendu », etc. Ce qui en fin de compte donne une tonalité assez juste de la montagne de travaux qui nous sortaient du ventre.) Donc : un rendu par semaine. Gloups !

Le personnage souriant entre dans la salle, accompagné de son inséparable « Brou-no ». C'est sa première année d'enseignement à l'ESAG. Il a rencontré Roman Cieslewicz sur les marches du Grand Palais quelques jours plus tôt. Roman lui a dit « il faut que tu viennes à l'ESAG ». Peter a répondu « d'accord ». Et il est là, devant nous, il va nous faire croire qu'on est capables de tenir ce rythme... Un rendu par semaine ! « Il fallait vous passer des commandes ;

pas des devoirs », dit-il. Son enseignement nous a convaincus. Si je dois évoquer cette année, la figure de Bruno Jarret, omniprésente, apparaît instantanément. « Brou-no, tu nous lances la projection ? » ; « Viens voir ça, Brou-no ! » Le couple a l'air de s'entendre... en fait ils viennent de se rencontrer. Peter Knapp, qui ne se préoccupait pas de technique photographique, tenait beaucoup à ce que nous ayons accès aux compétences d'un irréprochable technicien. Bruno Jarret sera son assistant à l'ESAG pendant 8 ans ; et pour nous un grand frère, une référence, un modèle de rigueur et de précision.

### LA CONSISTANCE

En principe, Peter Knapp enseignait la photographie. Mais sa manière d'enseigner a produit, par capillarité, un effet sur toutes les autres matières. Dessiner, faire des croquis d'intention, travailler dans le cadre d'une très forte contrainte, tout cela était déjà notre quotidien à l'école... En y ajoutant : s'ouvrir aux travaux des autres, « faire des images » et pas « faire de la photographie », Peter Knapp a concentré, amplifié, cimenté tous ces ingrédients, qui en faisant corps prenaient sens, dans une logique où tout concordait. Comme une préparation culinaire prend tout d'un coup la consistance appropriée.

Peter Knapp a enseigné à l'ESAG (École supérieure d'arts graphiques) à Paris de 1983 à 1994. Graphiste, affichiste, artiste, auteure, Catherine Zask a été diplômée de l'ESAG en 1984.

Page de droite :  
Un cours à l'ESAG.  
Photographie Peter Knapp.





Cours de photographie à l'ESAG.  
Photographie Bruno Jarret.

### LA VOIX

J'essaie de rassembler des souvenirs des premières rencontres, et ce qui surgit immédiatement, c'est sa voix. Probablement parce qu'elle m'est toujours familière. Peter Knapp a une façon unique de s'adresser à vous. Il est présent entièrement, dense et rayonnant, bienveillant et malicieux. Il vous regarde droit dans les yeux, pose sa main sur votre bras, et parle. La voix est claire, les paroles distinctes, les mots articulés, l'accent chantant et rugueux, la pensée limpide, parfois un claironnement comme un rire joyeux. Il se lance comme pour vous raconter une aventure extraordinaire, et en effet on l'écoute, on est captivé. Le phénomène se produit de la même façon à proximité, à distance, envers un groupe ou un individu. Vous êtes capté, sans être captif.

### LE LUNDI

Chaque lundi, le cours de photographie se déroulait comme ça. Le matin : laboratoire, tirages, retouches, bousculades et pinalisation (on avait inventé le verbe « pinaliser » pour « finir en pinaillant »). L'après-midi, Peter Knapp commençait par nous parler du thème qu'on aurait à explorer pour la semaine suivante (le paysage, le portrait, le nu, le groupe, le flou, etc.). Un exposé enjoué, souvent ponctué d'anecdotes... Puis venait la projection

(« Brou-no, tu nous lances la projection ? ») méticuleusement préparée sur ce thème. Je me souviens de ces moments comme des émerveillements. Pourquoi, dès les premiers cours de typographie, ne nous a-t-on pas montré les collages de Kurt Schwitters, les empreintes de Lascaux, les compositions de Rodtchenko, les manuscrits de Flaubert, les mises en pages de Lissitzky, les calligraphies du moine Citrouille-amère ? Pourquoi ? Eh bien, les projections du cours de photographie, c'était des cadeaux de cette valeur. Avant cette année-là, aucun professeur n'avait pensé de manière aussi concrète qu'il fallait à tout prix nous faire pousser des ailes tout en cultivant nos pieds sur terre. Les projections, pour moi, venaient comme des moments d'extraordinaire ouverture, même si déjà, pourtant, je n'étais pas amateur d'images. La question n'était pas d'aimer ou de ne pas aimer les images ; la question était de réaliser à quel point, sur un même thème tout bête, des dizaines d'artistes – peintres, photographes, sculpteurs, grands maîtres, petits jeunes – avaient frayé leur chemin, unique, particulier. C'était lu-mi-neux. Et exaltant. Évidemment on sortait de la projection terrassés.

### LE PETIT CROQUIS

Pour nous remettre, Peter Knapp avait inventé un exercice redoutable, qui n'avait

rien à voir ni avec le thème de la semaine ni avec la photographie en général. Il nous transformait en directeurs artistiques, coincés dans une réunion où tout l'avenir de l'agence qui vous emploie se joue dans votre capacité à séduire des clients avec un petit croquis. Pour agrémenter la situation, le sujet était donné au dernier moment (il s'agissait en général d'une campagne de publicité sur un thème d'actualité) et la séance, baptisée « croquis d'intention », durait une heure et demie. Jamais je n'ai pu éprouver de passion pour cet enjeu. Mais on était à l'ESAG, les dessins étaient notés, et après tout, 60 % des élèves sont en effet devenus directeurs artistiques... Je me soumettais donc à cet exercice un peu stérile, à mon goût, parce qu'il ne parvenait jamais à me mettre les neurones en feu. J'ai dû rendre une quantité importante de misérables croquis de faible intention, si j'en juge par le nombre de semaines et le trou de mémoire afférent. Mais au-delà de ma propre expérience, ces séances devenues légendaires étaient attendues avec une frayeur excitée, recevaient généralement un accueil terrorisé et, en définitive, ont secoué des générations d'élèves.

### L'IDÉE

Peter Knapp a toujours beaucoup insisté sur le fait qu'une idée – même une idée écrite –

n'a aucune valeur si elle ne prend pas corps dans un schéma, un dessin ou une réalisation. Soucieux de nous rendre autonomes, il multipliait les exercices au cours desquels nous devions synthétiser des données, mettre à l'épreuve notre imagination, donner une existence visuelle à des idées, prendre une décision, et en fin de compte matérialiser un projet pour le transmettre, de façon concrète.

### LES NOTES

Peter Knapp est toujours gai et enthousiaste lorsqu'il évoque ces années d'enseignement (mais il est généralement gai et enthousiaste, il faut le reconnaître). Un seul aspect le laisse systématiquement dubitatif, c'est les notes. « Il fallait tout noter ! dit-il, même un compte rendu après la visite d'une exposition ! » Les petits veinards des années suivantes ont eu droit, eux, à des visites d'expositions – nous, on était l'année de test). Donner des notes était à peu près aussi pénible pour Peter Knapp que pondre des « croquis d'intention » pour nous. C'est dire ! Mais c'était la loi de l'ESAG. Notes sur sept. En dernière année, on ne présente pas son diplôme si on a moins de trois dans une matière, quelle qu'elle soit. Peter Knapp, qui ne voulait à aucun prix empêcher quiconque de travailler à sa thèse, avait résolu la question en ne donnant

aucune note en dessous de trois, considérant qu'à cette dernière étape de nos études nous n'avions pas à subir de sanction. Roman Cieslewicz avait d'emblée adopté une attitude similaire à notre égard. Je me souviens très exactement de son premier cours. Roman entre dans la salle, s'assied tranquillement sur un haut tabouret en métal, de ceux qui ont soutenu des générations de derrières. Nous, on est agglutinés autour de lui, on attend la parole du maître. Et le maître exprime tranquillement qu'étant donné les épreuves par lesquelles on est passés pour arriver en dernière année, il nous considère comme des égaux.

#### L'ÂME

Guillaume Met de Penninghen<sup>1</sup> était vivant. Peter Knapp dit : « le vieux était là ». Et dans le silence qui suit il y a comme une évidence qu'on partage sans jamais l'avoir formulée : tout ce que sa présence diffusait de force, de mystère, d'exigence, d'indépendance revêche, de générosité. Nous, les élèves, on le craignait. On le savait présent là-haut, dans son bureau. Parfois on apercevait sa silhouette massive au détour d'un couloir ou d'un escalier. Lui, de là-haut, l'âme de l'école, connaissait chacun par son nom, ses travaux, ses résultats, son caractère. Il existe des personnes qui, ayant

du pouvoir, n'interviennent qu'au moment décisif. Met de Penninghen était de cette famille-là. Attentif. Pour cette raison, il a accordé de nombreuses bourses. Je le sais ! Un jour, excédée par ce dixième de point qui avait fait capoter une année, j'ai voulu partir. Je ne suis pas allée plus loin qu'au premier étage, convoquée dans le mythique bureau duquel je ressortais boursière. Quand il évoque Met de Penninghen, Peter Knapp a – c'est si rare ! – la voix qui flanche, un tout petit peu.

#### LA CONFIANCE

La confiance des professeurs c'est la confiance des pairs à un moment où on ne l'est pas, où on n'a pas fait ses preuves. La confiance qu'un artiste aurait pour un artiste, par exemple ; fondée sur une égalité. C'est une qualité rare de considérer un étudiant comme un partenaire. Peter Knapp se fiait à notre capacité de créer. Non seulement il avait confiance, mais il nous insufflait l'envie de faire quelque chose. Pour tous ses élèves je crois, il a été une source d'énergie fabuleuse.

#### LA FACILITÉ

À force de ne pas avoir peur, et surtout d'être généreux, Peter Knapp promène avec lui un léger nuage apprivoisé fait de charme, d'aisance, de spontanéité, qui tout

naturellement retombe sur vous en gouttelettes lorsqu'il est présent. Avec lui tout semble aisé, accessible. Sa voix, sa présence, son extraordinaire vitalité produisent un effet clarifiant.

#### LE K DE KNAPP

J'avais gardé, de mes cours de typographie à l'école, des lettres classiques découpées qu'on utilisait pour apprendre la composition. Plus tard, j'ai collé ces lettres dans un carnet après leur avoir fait subir divers pliages et torsions. Lorsqu'en 2004 j'ai dû inventer un carton d'invitation pour une projection des films de Peter Knapp à la SCAM, le drôle de K est revenu, je l'ai adopté pour Peter. Le mouvement de la jambe est désinvolte, détaché, comme celui de Charlie Chaplin donnant une pichenette du pied en arrière à sa badine, ou à quelque objet inutile qu'il vient de balancer par-dessus son épaule. Il y a de cette fantaisie chez Peter Knapp, une audace et une liberté qui le font aller contre les règles, contre le bon goût, avec un bon pied de nez adressé à tout ce qui est convenu. Le K de Knapp, il va aussi claquer de ses empattements, faire éclater le clap : on tourne !

#### LES INITIALES

Peter Knapp a les mêmes initiales que Pierre Katz. Et Paul Klee. De bonnes lettres.

#### LES INVITÉS

Tout d'un coup, Peter Knapp a fait surgir à l'école des personnages qui n'existaient pour nous que dans la rue, dans les journaux ou dans les mythes. Les années 1980, c'était l'époque de Grace Jones ; on voyait partout sa tête au carré posée sur son cou surdimensionné. Et Jean-Paul Goude est venu à l'école ! Si c'est l'usage maintenant d'inviter des personnalités du métier à donner une conférence ou mener un atelier de quelques jours, à l'époque c'était tout simplement saugrenu. On vivait à l'ESAG comme dans une bulle, avec à peine assez de temps pour réaliser tous les travaux qu'on nous demandait. Lire ? Vous n'y pensez pas ! Aller voir une exposition ? Mais quelle idée ! Frank Horvat, Jeanloup Sieff, Paolo Roversi, Topor, Sarah Moon, David Hamilton... Toute une bibliothèque a défilé à l'ESAG, répondant aux invitations de Peter Knapp, quand ce n'était pas à ses improvisations. Bruno Jarret raconte qu'un jour, à la sortie d'un œuf coque – le déjeuner qu'ils prenaient ensemble au premier étage du Flore pour préparer la session du lundi après-midi –, ils croisent dans la rue David Bailey (le photographe pop qui inspira à Antonioni le personnage de Thomas pour son film *Blow-Up*). Ni une ni deux, Peter Knapp le prend par le bras et l'emmène : « viens, je vais te présenter aux élèves ». Ça a fait flop



Le K de Knapp par Catherine Zask.

<sup>1</sup> L'école avait été créée en 1953 par le peintre et céramiste Guillaume Met de Penninghen et le décorateur Jacques d'Andon.



« Un changement à Dijon ».  
Photographie et légende  
Peter Knapp.

(les élèves ne savaient pas qui il était), mais les cours de Peter étaient comme ça, saupoudrés d'imprévu, spontanés.

#### UN CHANGEMENT À DIJON

« Cinq graphistes vedettes », « Un quintette étincelant », « Le groupe des cinq » ; voilà en quels termes la presse locale, à l'occasion d'une exposition de nos travaux, présentait notre contribution loufoque au cycle post-diplôme de l'école d'art de Besançon. Michel Bouvet, Alex Jordan, Peter Knapp, T.-A. Lewandowski et moi-même étions invités par Alain Philippe, directeur de l'école, à encadrer l'ambitieux programme mis en place à la rentrée 1992-1993. Cinq professeurs, six élèves, une année de recherche dans des conditions exceptionnelles, que rêver de mieux ? Si chacun d'entre nous garde de cette année un souvenir réjoui, c'était pourtant un enseignement assez étrange. Comment organiser nos interventions croisées avec si peu d'élèves ? Comment suivre le travail de chacun et se tenir mutuellement informés de l'avancée de leurs travaux ? Qui allait voyager avec qui, et quand ? Il fallait tout inventer. Ce fut une expérience hors du commun, chacun étant témoin de la façon dont les autres apportaient leur contribution au projet. De mon côté, enseigner avec Peter Knapp dont j'avais été l'élève était

extrêmement joyeux. On papotait dans le train. Je l'observais avec les étudiants, leur parlant la main sur le bras, diffusant l'enthousiasme, l'énergie, la confiance. Un jour, Peter m'a envoyé cette photo. C'est l'ensemble que j'aime énormément. L'écriture noire un peu lâche, son rapport avec le cadre, le mystère de l'image augmenté par la légende.

#### L'HÉRITAGE

En tentant de faire resurgir ces années d'école, en écrivant, je me rends compte à quel point ma pratique s'est nourrie de l'enseignement de Peter Knapp. C'est un exercice périlleux de répondre à la question des influences. Je ne l'ai jamais fait, parce qu'en général on vous pose la question de manière restrictive : « Quels sont les graphistes qui vous ont le plus influencé ? » par exemple. Et là, je sèche. Il faudrait aborder l'enfance, le contexte familial, les premières émotions esthétiques dans la nature, dans la littérature, les images fugitives, les expériences amoureuses, les espaces vécus, tout le treillis, l'enchevêtrement des mots et des sons, tel coquelicot, tel parfum, telle lumière, telle fracture... Alors une ébauche de réponse pourrait se profiler, éventuellement. Ce que Peter Knapp nous a apporté de plus précieux, c'est la confiance et la liberté. C. Z.

Page de droite :  
Un cours à l'ESAG.  
Photographie Bruno Jarret.

Double page suivante :  
L'atelier de Peter Knapp à Cergy.  
Au mur, une œuvre constituée  
par une gamme de monochromes.  
Photographie Bruno Jarret, 2007.

